

ADOLESCENTS ADULTES : LA RELATION ÉDUCATIVE

RENCONTRES PÉDAGOGIQUES NATIONALES
ORGANISÉES PAR LES CEMÉA À AURILLAC
(CANTAL)

En partenariat avec la ville d'Aurillac

31 mai
1^{er} juin
2 juin 2006

RENCONTRES NATIONALES

Organisées par les **CEMÉA**, avec le soutien de la **Caisse Nationale d'Allocations Familiales, de la Région d'Auvergne et du Conseil Général du Cantal**

CEMÉA
L'ÉLAN FORMATION

Les Ceméa sont soutenus pour leur fonctionnement et leurs projets par les Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, de la Culture et de la Communication, de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale, des Affaires étrangères.

Collaboration technique : L'oïZeau rare

II/ CONFERENCES

CHEMINER AVEC L'ADOLESCENT

Claudine Sutter

CHEMINER AVEC L'ADOLESCENT

Claudine Sutter

Je me souviens...

A la manière de Georges Perec¹, je vais essayer de me souvenir ...

D'abord, de mon adolescence. Pour autant que l'on puisse se souvenir de sa propre adolescence... Essayons. Ce dont je me souviens par exemple, c'est d'avoir eu des parents qui n'ont pas trop été défaillants quant à mon éducation, et si je dis « *pas trop* » c'est qu'ils l'ont donc parfois été. Je me souviens surtout qu'à travers ce qu'ils m'ont transmis, à leur su ou insu, ils m'ont permis d'être ce que je suis, de me construire beaucoup grâce à eux, un peu malgré eux et parfois contre eux. Je dis *contre* eux, mais cela veut dire que je m'appuyais aussi sur eux. Ils m'ont permis de me construire dans un univers de sens, d'être un sujet capable de penser par lui-même, de faire des choix et de les assumer, de devenir finalement quelqu'un en capacité de s'ouvrir aux autres, ce qui me paraît essentiel !

Je me souviens aussi d'un long fleuve assez tranquille qui berçait mon enfance et puis d'avoir été prise à l'adolescence, mais aussi dans ma vie de jeune adulte, dans des remous d'où j'ai émergé avec quelques blessures. Si je me souviens de la place importante d'amis, de mes pairs, je me souviens surtout de l'engagement de ces adultes, autres que mes parents et de l'extrême importance de ce qu'ils m'ont transmis à travers des paroles, un parler vrai et qui a été réellement vital pour moi, des adultes qui ont pris le relais à un moment critique de mon grandissement... C'était une chance de rencontrer, sur ma route, ces êtres qui ont bien voulu venir vers moi et faire des bouts de chemin à mes côtés, des adultes qui m'ont aidée, parfois à leur su et souvent à leur insu, à panser quelques blessures.

Et puis, je me souviens que ces adultes étaient parfois, eux aussi, défaillants, défaillants mais pas désengagés. Je me souviens m'être rendue compte que les adultes n'étaient pas des *tout sachant* et de ma difficulté d'alors à accepter cette idée que nul n'est parfait ! Déception d'abord cuisante, cette découverte m'a néanmoins aidée plus tard à supporter de pouvoir être défaillante aussi, à mon tour... défaillante, mais sans me dérober à l'égard de cet autre qui m'était confié dans le cadre de ma mission éducative. Freud disait qu'il y a trois métiers impossibles (gouverner, soigner, éduquer), il disait par là qu'« *on peut être d'emblée sûr d'un succès insuffisant* », il voulait dire ainsi que ce que l'on fait, lorsqu'on gouverne, soigne ou éduque, n'est jamais suffisant. Françoise Dolto, à sa suite, évoquait des « *parents suffisamment bons* ».

Je me souviens aussi de cette rencontre professionnelle qui a eu lieu bien plus tard, c'était une collègue qui m'a beaucoup appris de ce métier d'éducatrice et qui m'a dit entre autres choses : « Tu as le droit de te tromper, mais tu n'as pas le droit de tromper l'autre ». J'ai essayé d'être très vigilante à ça. Comme éducatrice spécialisée, j'ai fait encore d'autres rencontres qui ont été autant questionnantes que déterminantes dans ma manière de construire une posture personnelle et professionnelle. Ma première

¹ 1 Georges PEREC, *Je me souviens*, éd. Hachette, coll. Littératures, Paris, 1978.

rencontre dans ce métier fut celle, dans un service de pédopsychiatrie, avec des enfants psychotiques et une équipe qui s'appuyait sur une référence théorique qui est celle de la *psychothérapie institutionnelle*. La seconde fut ma rencontre avec des adolescentes confrontées à des difficultés sociales et / ou familiales, dans un foyer d'action éducative et avec une équipe qui adhère à l'hypothèse posée dans la théorie freudienne de l'existence d'un inconscient. C'est dans ce creuset d'un quelque chose qui nous échappe et du deuil nécessaire à faire quant à une maîtrise, que j'ai inscrit ma conception de l'accompagnement éducatif.

Plus tard, j'ai « rencontré », à l'écrit, Marcel Mauss et sa théorie sur les échanges par don (qui supposent les obligations de donner, de recevoir et de rendre) posés comme fondement des liens sociaux (Mauss disait que l'échange par don constituait « *le roc de la société* »). C'est par cette porte d'entrée que j'ai questionné, aussi, ma pratique éducative et j'ai passé quelques années à réfléchir l'échange par don (et dette) comme l'une des modalités de la relation éducative.

Voilà, très sommairement, dans quelles *maisons* j'habite ou, pour le dire autrement, quelles sont les références théoriques qui m'habitent : la psychanalyse et l'anthropologie. Cela me paraissait important de le préciser parce que ma conception de l'accompagnement en est très largement teintée et que mes propos s'inscrivent dans ces champs de pensée.

Ma conception de l'éducation n'a rien à voir avec de l'orthopédie (redresser ce qui serait tordu, avec ce que cela suppose que la fin justifierait les moyens), elle est plutôt humaniste et en ce sens s'inscrit dans cette idée d'offrir à autrui la possibilité de se saisir du sens à être là ; d'exister et à l'aider à s'inscrire dans la communauté avec les autres, dans la communauté humaine. Comme le dit Philippe Gaberan (éducateur spécialisé, formateur en travail social) : « *Il ne suffit pas d'avoir la vie pour être vivant, il faut aussi être en capacité de donner un sens à cette vie* »². Je partage avec Philippe Gaberan cette idée que, dans le cadre de la relation éducative, l'éducateur est là pour favoriser le passage de cet autre, en difficulté parce qu'en souffrance, du vivre à l'exister. Exister, c'est être en capacité de donner un sens à cette vie, de saisir du sens dans ce que nous sommes singulièrement et dans ce qui nous entoure, c'est pouvoir faire alors ses propres choix, être sujet, un sujet singulier, un auteur. La question, qu'il y a lieu de se poser lorsqu'on fait oeuvre d'éducation, est de savoir quel être on souhaite promouvoir ; un être servile, soumis, ou plutôt quelqu'un qui serait en capacité de se donner librement des règles de conduite, mais dans le respect de l'altérité d'autrui, quelqu'un en mesure d'être responsable de ses choix, de ses actes et d'en assumer les conséquences... c'est-à-dire, d'en répondre à la communauté humaine.

Être adolescent

Je vous propose, dans un premier temps, de réfléchir à ce que suppose être *adolescent*, comme à ce que sous-tend être *adulte* avec les adolescents, enfin ce que suppose cette notion de *relation éducative*.

Lorsqu'on parle d'adolescence, on évoque surtout des comportements, et cette notion de *comportement* semble fonctionner comme un écran qui ne nous permet pas d'entendre autre chose, comme si on voulait se mettre à l'abri de quelque chose... Les adolescents font peur parce qu'ils nous renvoient à

² Philippe GABERAN, *La relation éducative : un outil professionnel pour un projet humaniste*, éd. Erès, Ramonville, 2003, p.24.

nous, adultes, des questions qu'on ne peut pas contourner, des questions qui renvoient à notre propre nostalgie (ou amertume) de notre adolescence, à notre propre manière d'exister. Ils sont confrontés à des questions existentielles, au : « *qu'est ce que c'est exister ?* ». Des questions qui peuvent nous déranger, nous adultes, parce qu'elles nous obligent à nous réinterroger nous-mêmes sur le sens de l'existence, de notre existence, sur notre propre parcours de vie, sur la manière dont on a soi-même mené sa vie.

Le temps de l'adolescence s'inscrit dans une discontinuité, c'est un moment de la vie où s'opère quelque chose de l'ordre du choc, de la rupture ; autour des questions de la vie, de la mort, de l'amour, de la sexualité, de la sexualité, du beau, du laid, de la drogue, du corps, des secrets, des idées de suicide. Le temps de l'adolescence, c'est le temps de la quête identitaire ; celui du « *qui suis-je ?* » C'est un moment où l'adolescent a le sentiment que tout vacille en lui et autour de lui. Son corps se transforme, ses pulsions pulsent et parfois le débordent, il doit faire face à des sentiments d'étrangeté, à des sensations nouvelles. L'adolescence suppose un temps et un travail pour accéder à la propriété de soi (physique et psychique) et cette accession est souvent difficile et longue, parfois périlleuse, parce que tous les acquis de l'enfance sont remis en jeu. Il s'agit, pour lui, de quitter l'univers de pensée de l'enfance pour s'inscrire peu à peu dans celui de la communauté adulte : laisser derrière soi l'enfant qu'il a été et tenter de trouver un statut d'adulte. Et voilà une autre question qui se pose à lui : « *qu'est ce qu'un adulte ?* » Vous voyez le labeur ! Et chaque jour se remettre à l'ouvrage...

L'adolescence renvoie à la question de la place et pour *trouver place*, comme dit D. Sibony³, l'adolescent doit d'abord tenter de repérer à quelle place il a été assigné par ses parents pour trouver enfin SA place, celle qu'il choisira et qui peut-être lui conviendra. Dans cette quête d'une place, le chemin est difficile, c'est une prise de risques, ça suppose aussi un passage à vide ou un *pas sage avide* parce qu'il y a, dans cette tentative de sortir des rails sur lesquels l'ont mis les parents, un risque de déborder, de dérailler.

Un chemin balisé

C'est là, que des secours peuvent advenir... des rencontres avec des adultes qui sont inscrits dans la trame de la vie, des adultes qui ont le désir de rencontrer cet adolescent, d'aller vers lui et avec lui, des adultes qui pensent que tout n'est pas joué à l'adolescence, des adultes qui leur donnent envie de grandir. Ces *quelqu'un*, sont des aînés, qui cheminent avec lui (avec discrétion !), sur qui il peut compter et pour qui il compte, des *quelqu'un* sur lesquels il puisse s'appuyer comme sur un *bâton de route*⁴ qui fait parfois office de béquille, des *quelqu'un* qui parfois balisent le chemin quand celui emprunté tend à devenir par trop dangereux. C'est là, où existe toute la difficulté quant à distinguer les situations où il faut s'abstenir de celles où l'intervention est nécessaire. Les intentions de ce compagnon de route tiennent plus de la veille que de la surveillance. Il est, en effet, important que ces adultes leur prodiguent des paroles qui les soutiennent et en même temps qui les contiennent. L'adolescent va être rassuré si, dans ce vide qu'il doit traverser, il y a de la loi, de la limite... un chemin balisé avec

³ Cf. son ouvrage ; *Entre-deux ; l'origine en partage*, éd. Seuil, 1991, le chapitre sur l'entre-deux adolescent.

⁴ Selon l'expression de Joseph ROUZEL.

bienveillance. A travers des effets de rencontre, l'autorité dont nous investissent les adolescents agit comme pouvoir d'influence qui peut amener à la mise en œuvre de processus de réparation, de réconciliation avec soi-même.

L'adolescent a besoin de parents et/ou d'autres adultes, qui ne s'écrasent pas, à qui il peut se confronter, qu'il peut affronter, sans risquer d'être détruit par eux et sans qu'il soit possible de les détruire. Dans cette traversée où tout bouge dans sa tête et dans son corps, l'adolescent a d'autant plus besoin autour de lui d'adultes solides, stables, fiables, crédibles. Contester les *figures d'autorité*⁵, comme, par exemple, celles de ses parents, n'est pas un jeu, c'est une nécessité... une étape nécessaire sur le chemin de la conquête de l'autonomie. En effet : comment se construire pour devenir son propre maître, comment exister pour soi-même, sinon en interpellant les adultes ? En luttant contre leur autorité, contre les limites, les règles, les lois et dans le même temps en prenant appui sur elles. Souhaitons que ces limites, que les règles soient justes. Souhaitons que cette autorité existe et résiste ; on ne peut pas s'appuyer sur du rien, sur du vide. Comme le souligne D. Sibony, l'adolescent a besoin d'adultes qui ne soient ni « *dans une lâcheté permissive* », ni dans « *une crispation autoritaire* ». Il s'agit, en effet, de ne pas être, ni dans le *laisser-faire* ni dans la répression, mais tout simplement de tenir bon sur des choses essentielles ; le respect de soi et de celui d'autrui.

Le refus d'être comme...

Dans ce temps de passage, où l'adolescent poursuit d'un pas hésitant sa quête identitaire, Charlotte Herfray⁶ souligne que : « *les répondants sont nécessaires à condition qu'ils soient discrets, puisqu'ils ne sont pas souhaités: car c'est dans le secret de l'incertitude que le jeune homme et la jeune fille vont traverser ce « passage » inconnu, souvent inquiétant et menaçant, où le corps n'est plus ce que l'on connaissait...* ». Si l'adolescence est le temps de la révolte, des conflits, c'est parce que ce qui se déploie à ce moment-là est un refus « d'être comme... », c'est le refus d'être *comme* ses parents, comme ses modèles du passé idéalisés durant l'enfance. Dans ce processus, il y a un travail de déconstruction et de reconstruction fait de deuils souvent douloureux : choisir, c'est renoncer. L'adolescent se cherche et à travers le processus de séparation avec ses parents, il tente de se différencier, de saisir ce qui le distingue des autres ; c'est toute la question du singulier et de la série qui se pose là : être soi-même, ne pas être *comme*... Et dans ce temps, les adolescents ne sont pas en attente de connivence avec l'adulte. Même s'ils disent qu'ils sont incompris, dans le même temps, ils ne veulent pas être compris. Ce paradoxe peut s'entendre. En effet, comprendre l'autre c'est, par excès d'empathie, se mettre à la place de l'autre... et partant l'autre n'a plus de place, il n'existe plus. Se mettre à la place de l'autre pose le risque de la fusion et donc de la confusion. Lacan disait : « *Si vous vous mettez à la place de l'autre, il se met où lui ?* » Il ne s'agit donc pas de comprendre mais d'entendre ; Winnicott disait « *faire face* », Pierre

⁵ J'emprunte cette notion à Charlotte HERFRAY, *Les figures d'autorité*, éd. Arcanes/ Erès, Strasbourg/ Ramonville Saint-Agne, 2005,

⁶ Op. Cité, p. 100.

Kieffer ⁷ a cette belle formule ; « *de prendre acte* ». Le grandissement implique une perspective de séparation, de différenciation, pour prendre les rênes de leur vie en mains propres, les adultes qui vont à leur rencontre sont ceux-là mêmes qui peuvent les aider à sortir des lieux de leur enfance sans leur imposer leur choix, des choix qui les concernent eux.

Qu'est ce que la relation éducative ?

Cette notion est un tout en même temps que composée de parties distinctes. Le mot *relation* précédant celui d'*éducative*, il me plaît d'y lire que pour pouvoir poser un acte éducatif, il faut d'abord se relier et que pour se relier il est indispensable de créer des liens. Sans liens, pas de salut ! Comme le souligne Joseph Rouzel, entrer en relation suppose un nouage avec l'autre, mais c'est un nouage qui fait parfois des nœuds. François Tosquelles disait : « *On peut s'étrangler avec un lien, même social* ». Comme le soulignait Levinas, l'autre de la rencontre reste « toujours une énigme ». Je me souviens d'une adolescente qui nous a été confiée alors qu'elle avait 17 ans et demi. Je suis allée l'accueillir à la porte d'entrée, lors de son admission. Alors que je la saluais, elle me dit : « *Vous, je ne vous supporte pas... Je ne sais pas pourquoi, faut pas m'en vouloir* » Très surprise, je me suis dit que ça lui passerait. J'avais heureusement entendu parler du *transfert*, ce qui m'a permis d'être sereine. J'ai essayé d'aller vers elle, toujours sans succès. Le nœud était indénouable. Ça ne lui a d'ailleurs jamais passé. Elle ne posait pas de problèmes particuliers, elle était respectueuse, mais elle affichait à mon égard des attitudes sur le registre : « *voyez comme je vous ignore !* » A la fin de son placement, à ses 18 ans, elle m'a dit que je ressemblais physiquement à sa mère... Elle avait saisi ce qui se passait. C'était une belle illustration d'un transfert négatif. Je représentais pour elle quelqu'un d'autre, sa mère, avec qui elle était en grand conflit, conflit qui avait été à l'origine du placement. Elle m'a mise à une autre place. Son attitude ne s'adressait pas à moi, l'adresse était sa mère. J'ai travaillé avec cela.

Entrer en relation avec l'adolescent, n'est pas de tout repos, la rencontre est souvent éprouvante pour l'adulte... Elle l'est sans doute aussi pour l'adolescent ! Le rapport éduquant-éduqué est un rapport complexe parce qu'il ne peut faire l'économie des relations de personne à personne (rencontre avec l'être de l'éducateur, pas seulement avec sa *fonction*).

Si la relation pédagogique (enseignants) est traversée par la discipline et par un programme (contenus et méthodes des tâches scolaires) qui se réfèrent à des normes prescrites dans les textes officiels, la relation éducative (éducation dite spécialisée) s'étend largement au domaine socio affectif. La relation éducative favorise le déploiement des affects, des fantasmes, du transfert et s'inscrit dans le registre de l'intra-subjectif. Etymologiquement, « *relation* » veut dire « *porter, supporter* », c'est, plus récemment (XVI^e siècle) le lien qui unit deux êtres. Ces notions de porter quelqu'un, de le supporter, me paraissent intéressantes à méditer quelques instants. On y trouve tant l'idée de *porter*, porter l'autre et son fardeau, de le soutenir (être un étau), que cette idée d'être un *supporter* ou de devoir supporter cet autre qui se montre tantôt si adorable et parfois si exécrationnel.

⁷ Pierre KIEFFER est psychiatre, psychanalyste à Strasbourg.

La relation, dès lors qu'elle est dite *éducative*, pose le cadre spécifique de cette rencontre ; celui d'humaniser en éduquant, en socialisant, en favorisant des apprentissages. Mais il y a d'abord une rencontre, une rencontre qui suppose une attitude sincère qui engage tout notre être (les adolescents ne sont pas dupes !) L'établissement d'une relation prend du temps puisqu'elle se tisse avec les fils de la confiance, certains adolescents se montrent plus méfiants que d'autres, tant ils ont pu être trahis auparavant. J'aime bien la métaphore de la broderie : on ne réalise pas une pièce de broderie en un jour. Il s'agit d'appivoiser l'autre et de se laisser appivoiser et cela prend du temps. La relation éducative est une relation qui a pour visée de contenir, de sécuriser, de soutenir, de stimuler, de valoriser, de structurer. Cette relation se doit être *suffisamment bonne* (cf. Winnicott), c'est-à-dire qu'elle est soutenue par une certaine distanciation ; ni dans le trop près, ni dans le trop loin. Il s'agit d'être suffisamment près de l'autre pour ne pas être indifférent, et suffisamment loin de l'autre pour permettre que chacun puisse se différencier. Pour que la rencontre puisse véritablement advenir, il est nécessaire d'être en capacité à entendre quelque chose de l'autre, ce qui n'est pas possible dès lors qu'on se situe dans un trop grand éloignement ou dans une trop grande proximité (*fusion* rime avec *confusion* et notamment la confusion des places). S'il y a du même dans l'autre, il y a aussi du différent, de l'altérité. Comment serait-il possible de distinguer cette altérité lorsqu'on est trop près ou trop loin ?

De quoi devraient être faits ces liens qui permettent de se relier ? Il me semble que la confiance et le respect sont les principaux ingrédients de la constitution des liens. Pour que s'instaure la confiance, il faut s'aider du temps (et parfois de beaucoup de temps), de l'écoute et de la patience, parce que cette confiance se construit sur les craintes, sur des suspicions, sur le découragement, sur des doutes, sur des images du passé, toutes ces casseroles que l'adolescent trimbale avec lui. Le respect, lui, est une force de distanciation qui nous permet de prendre en compte l'altérité d'autrui. En effet, la relation est souvent fortement teintée d'affectivité, de sympathie, toute cette dimension affective est à prendre en compte parce qu'elle conduit parfois, soit à se perdre en autrui, soit à être absorbé par lui. Une proximité trop grande ne permet pas la différenciation ; de distinguer l'autre, de se distinguer de lui. Paul Ricoeur⁸ (philosophe) souligne que : « *Si la sympathie touche et dévore le coeur, le respect re-garde de loin* », il ajoute que : « *la sympathie est une fusion affective redressée par le respect* ».

Mettre en mots leurs maux

J'ai cheminé, treize ans, avec des adolescentes en difficulté, en souffrance. Ces adolescentes faisaient part d'une intolérance à la frustration qui les engageait à des passages à l'acte agressifs ou dépressifs, à une difficulté à lire et à organiser leur passé comme à se projeter dans l'avenir. Du coup, incapables de démêler les fils de leur histoire, elles ne pouvaient que s'inscrire dans le présent immédiat, traînant comme un boulet leur propension à l'échec qui avait pour conséquence le sentiment de ne pas valoir grand-chose. Ceci entraînant cela, certaines adoptaient des attitudes de provocation, de revendication, en escalade, de quête incessante de « preuve d'amour », de preuves de leur valeur. Comment respecter l'autre lorsqu'on n'a pas été respectée, comment respecter l'autre quand on ne se respecte pas soi-même

⁸ Cf. son ouvrage : *Soi-même comme un autre*, éd. Seuil, coll. Poche, Paris, p. 391.

? Comment parler lorsque, partout autour de soi, la violence semble donner raison au plus fort ? Pour l'équipe éducative de ce foyer d'action éducative, le conflit, l'agressivité, les insultes, les actes délictueux, sont des formes de langage et parfois les seules dont les adolescentes sont dans l'instant capables. Ces formes de langage, certes maladroites voire parfois destructrices pour elles et pour les autres, restent néanmoins leur seule manière de dire, à un moment donné, que quelque chose ne va pas (elles n'en savent d'ailleurs pas toujours la teneur précise, les causes de ce mal à être leur échappent) et ce quelque chose a trait à une souffrance véritablement éprouvée. Autrement dit, ces formes de langage sont à interpréter comme des *symptômes*. Ce sont autant de signes à décrypter, comme des maux qui font signe émergeant à la place des mots, de ces mots qui font défaut pour dire de manière plus socialisée ce qui ne va pas. A partir de cette interprétation de ce que ces adolescents en mal d'exister donnent à voir, l'accompagnement qui apparaît le plus pertinent est de les aider à mettre en mots leurs maux. En effet, si les messages ne sont pas entendus, s'il n'y a pas de répondants, il y a de fortes chances pour que le symptôme s'amplifie. Les passages à l'acte seront alors plus violents, plus spectaculaires, plus destructeurs. Et n'oublions pas que certains de nos adolescents n'ont que quelque quatre cents mots pour dire ce qu'ils ressentent au fond d'eux-mêmes... c'est parfois bien trop peu pour s'exprimer autrement que par des actes agressifs ou violents.

Je me souviens d'une adolescente (16 ans) qui est rentrée au milieu de la nuit en me disant : « *Claudine, j'ai quelque chose à te dire, mais tu ne dois le répéter à personne* ». Je lui ai expliqué que je ne pouvais m'engager à cela comme ça, que j'avais des comptes à rendre, que je pouvais garder des choses pour moi mais seulement certaines choses. Sur sa demande, j'ai fait une sorte d'inventaire de ce que je pouvais garantir du secret et de ce que je ne pouvais pas cacher. Alors, en connaissance de cause, elle m'a parlé. Elle m'a dit qu'elle avait agressé au cutter une femme et qu'elle l'avait défigurée. Elle savait déjà que ça, je ne pourrais pas le laisser au silence. En confiant cette grave affaire, elle demandait qu'on l'arrête, qu'on l'arrête dans ces passages à l'acte violents. S'il faut oser des paroles qui soutiennent, il faut oser aussi des paroles qui arrêtent. J'ai rendu compte au juge des enfants de ce qu'elle m'avait raconté. Elle a passé cinq jours en prison. Ce fut une expérience très douloureuse pour elle. Je suis allée la voir là-bas chaque jour. Elle m'a remerciée pour ne pas avoir gardé le silence.

Je me souviens d'une adolescente, qui craignait une déficience fonctionnelle de son appareil de procréation, elle voulait vérifier si son corps était capable d'enfanter... Elle a pu le vérifier et puis, rassurée, elle a subi un avortement. Et puis, elle a craint que l'avortement ait peut-être causé des dommages, elle a vérifié et puis elle a subi un nouvel avortement... Il a fallu beaucoup de paroles, beaucoup d'écoute, pour qu'elle ne poursuive pas ses investigations. Elle a depuis lors fondé une famille.

Je me souviens... c'était il y a peu de temps, une stagiaire monitrice éducatrice qui me racontait une histoire de son expérience de stage. Un adolescent de 12 ans est venu dans l'établissement avec de nouvelles lunettes. Des montures design cette fois-ci. Ses camarades du foyer se sont tellement moqués de lui qu'il est revenu la semaine suivante avec ses anciennes lunettes. Il n'a pas eu le courage de s'affirmer comme autre. J'ai demandé alors à la stagiaire : « *Mais que font les éducateurs avec ça ?* »

Elle me répondit qu'eux aussi jouaient avec les noms et prénoms des jeunes, qu'eux aussi faisaient de l'humour sur les 7 parures (vêtements, etc.) des jeunes... mais que somme toute, tout cela n'était pas bien méchant. J'ai été très irritée...

Je me souviens d'une adolescente (17 ans) qui a tout cassé dans sa chambre au foyer... Je me souviens aussi qu'un autre jour, elle voulait aussi casser la porte de la chambre d'une autre pensionnaire pour pouvoir lui casser la figure. Elle prenait un élan et fonçait sur la porte avec son épaule. Je me suis interposée en me plaçant devant la porte. J'ai tenté de discuter avec elle mais elle ne le pouvait pas à ce moment-là. Elle était comme absente ou comme totalement absorbée par sa tâche. Sans un mot, elle me déplaçait tranquillement à bout de bras et partait reprendre son élan pour enfoncer la porte avec son épaule. Je me replaçais tranquillement devant la porte pendant ce temps-là. Ce manège a duré un bon bout de temps. Et puis, elle m'a demandé de lui ouvrir la porte d'entrée du foyer pour prendre l'air de la nuit. Elle s'est roulée sur l'asphalte mouillé par la pluie. J'attendais sur le pas de la porte. Et puis elle est rentrée se coucher. Le lendemain, nous avons parlé.

Advenir comme sujet

Si éduquer, c'est tenter de rendre l'autre plus humain (l'instituer *es humanité*, c'est-à-dire l'amener à s'inscrire dans l'échange social et culturel, dans l'ordre symbolique⁹), c'est alors prendre soin de lui, c'est aussi effectuer un travail de nomination. Ce travail de nomination suppose que l'éducateur soit capable de recevoir les pleurs, les rages, les joies, les angoisses de la personne qu'il accompagne. Capable de recevoir ces affects sans en être trop affecté et capable de les redonner transformés/nommés ; « *La rage devient alors une colère désignée, les pleurs une tristesse indiquée, la joie une émotion qui concerne quelqu'un.* » (Michel Lemay, psychiatre). C'est donner du sens, là où il y a un manque de sens : « *L'homme est une bête qui veut du sens.* » (Camus).

Le cadre de la relation éducative est aussi un espace de mise en scène, un lieu où se jouent, se rejouent autrement, les tensions internes dans lesquelles sont englués les adolescents, un lieu où se jouent et rejouent d'autres scènes non résolues de leur histoire familiale. C'est un espace, pour peu que l'éducateur ait clarifié quelque chose de lui-même, à la faveur duquel l'adolescent peut sortir de ses enfermements, de la confusion. C'est aussi un espace où amener peu à peu l'adolescent à canaliser ses forces pulsionnelles (son sentiment de toute puissance), son désir illimité, à travers l'épreuve quotidienne et répétitive des limites. Si l'éducateur œuvre pour permettre à l'adolescent d'advenir comme sujet (restaurer sa parole être en capacité de faire ses propres choix), il est aussi un transmetteur de limites, limites qui permettent à tout être humain de se construire afin de pouvoir vivre parmi les autres, s'inscrire dans la communauté des hommes.

La transgression est un langage

⁹ Quand nous naissons, nous arrivons dans un monde déjà existant, déjà habité, structuré, ordonné, aménagé. Nous arrivons dans un monde rempli de significations. Eduquer sous-tend d'initier le petit d'homme aux règles de fonctionnement d'une communauté humaine.

Les limites sont nécessaires parce qu'elles sont l'une des conditions de la liberté. A lire le dictionnaire, l'*autonomie* se décline ainsi ; *auto* (soi) et *nomos* (la loi). Celui qui est autonome est celui qui « *régit par ses propres lois, agit de soi-même* ». Cette définition est juste, si l'on comprend que celui qui est autonome est quelqu'un qui s'est affranchi des tutelles, quelqu'un qui est capable d'être auteur de sa vie, de répondre de ses actes. Un délinquant est quelqu'un qui, régit par ses propres lois, agit de lui-même... mais sans la médiation de la loi ! Aussi, l'autonomie est le pouvoir de soi sur soi, à condition que cela passe par la médiation de la loi (loi morale). Etre auteur de sa vie, c'est tenir compte des autres, ce n'est donc pas faire ce qu'on veut quand on veut. Celui qui agit mal se sent libre mais n'est pas autonome.

L'autonomie est liée à la conscience, à la responsabilité et à la socialité. Les adolescents partent à la recherche des limites et bien souvent dans l'excès. Les limites font de l'oeil à la transgression et la transgression appelle une réponse ; la sanction. Les règles, les lois, existent pour permettre le *vivre ensemble* ; elles sont instituées pour brider les pulsions, pour les socialiser. Enoncer l'interdit suppose aussi de prendre en compte la possibilité de la transgression. La transgression est, là encore, une forme de langage, en effet, c'est, à travers elle, exprimer quelque chose que l'adolescent ne peut pas verbaliser. La question qu'il y a lieu de se poser est : qu'a-t-il voulu nous dire à travers son acte ? Ou : qu'est ce qui se rejoue là pour lui ? Les adolescents, qui transgressent souvent les limites en toute connaissance de cause, ont chacun des motivations différentes ; si les uns explorent les limites, les interdits pour les connaître, parce qu'ils n'ont pas été énoncés clairement ou parce qu'ils n'en comprennent pas le rôle et l'utilité, d'autres penseront très subjectivement pouvoir régler des comptes avec l'adulte ou du moins ce qu'il représente ; certains transgressent pour s'affirmer dans l'opposition (pourvu qu'ils rencontrent quelques résistances !), il y a ceux qui cherchent à savoir jusqu'où il faudra encore pousser pour rencontrer quelqu'un. Ce sont aussi ceux qui se manifestent pour qu'on leur prête quelque attention peut-être parce qu'ils se sentent oubliés, pas pris en compte (la mise à la question, si présente chez les abandonniques, pourrait être : *est ce que je compte pour les autres ?*), certains explorent et testent les limites pour vérifier qu'elles sont toujours à la même place... pour se sécuriser ; il y a ceux qui transgressent pour s'éprouver et dans le même temps pour éprouver la fiabilité de leur environnement, etc.

Je me souviens d'une jeune adulte (19 ans) qui nous avait été confiée. Elle avait été orientée chez nous, après quelques années passées en IMP (Institut médico-éducatif), parce qu'il avait été diagnostiqué chez elle une débilité légère. Je ne crois pas qu'elle était débile, bien au contraire, elle faisait preuve de beaucoup d'intelligence. C'est quelqu'un qui semblait effrayer quelque peu les autres jeunes filles par ses attitudes ou ses paroles qui leur paraissaient étranges, un peu décalées. Je pense qu'elle présentait plutôt des carences affectives et culturelles. Après une longue période où elle s'est montrée très sociable, voire très soumise, elle a peu à peu tenté de s'affirmer en transgressant les règles et en s'opposant à nous de manière assez systématique. C'était, je crois, pour elle, une manière de s'inscrire dans un *nous*, celui du groupe des jeunes filles en s'opposant à un *eux* (les adultes)... stratégie qui a été très efficace (elle en avait essayé d'autres qui avaient été des échecs) puisque à partir de ce moment-là, elle a véritablement été admise par ses pairs. Ses transgressions et/ou conduites d'opposition, pas bien graves du reste, nous ont rassuré, voire nous ont réjouis. Au lieu de dire toujours *oui* à tout et à tout le

monde, elle avait appris à dire *non*. Des réponses fermes, justes et bienveillantes à ses transgressions, elle en a eu... Elle semblait d'ailleurs dans cette attente de réponses (même si elle ronchonnait, voire parfois éructait), non pas par masochisme mais parce qu'en la sanctionnant nous la considérons ainsi comme un sujet en capacité d'être responsable, comme quelqu'un à qui nous reconnaissons de la valeur, comme quelqu'un qui peut agir autrement. Nous lui indiquions qu'elle avait les moyens de faire autrement, qu'elle était en capacité de faire d'autres choix. Nous lui rappelions qu'elle existait, mais que les autres existaient aussi. Elle a un jour découché et lorsqu'elle est rentrée, elle semblait attendre de pied ferme que nous la sanctionnions. Nous lui avons simplement signifié qu'elle avait le droit de passer la nuit en dehors du foyer mais que nous préférons en être informés au préalable, d'une part parce qu'elle nous était confiée et d'autre part pour que nous ne soyons pas inquiets. C'est là qu'elle a compris qu'elle était majeure et ce que cela supposait de l'être en termes de liberté et en termes de responsabilité. Je me souviens aussi qu'elle n'a jamais souri les premiers mois de son placement. On se demandait pourquoi. Était-ce parce qu'il lui manquait toutes les dents de devant ? Nous l'avons accompagné chez un dentiste qui lui a confectionné un dentier. Elle souriait.

Une autre jeune fille, mineure (16 ans), dès le début de son placement revenait systématiquement en retard d'un quart d'heure sur l'heure de rentrée autorisée (22h). De service de nuit, je l'accueille à son arrivée. Ses premières paroles étaient souvent : « *Je sais, je suis en retard... Autorise- moi la sortie jusqu'à 21h45, je rentrerai à 22h... comme ça, je rentrerais finalement à l'heure !* » Je lui ai dit que la question n'était pas là. Elle me voyait, au fil de ses rentrées tardives, consigner soigneusement ses retards sur un cahier (de présences/absences) prévu, entre autres, à cet effet. Elle a mis près de six mois à comprendre que cette question était la sienne, d'abord, et a fini par rentrer à l'heure d'elle-même. Quelle a été la sanction ? Celle d'exprimer notre désaccord et aussi des échanges de paroles au détour de conversations fortuites qui lui ont sans doute permis de percevoir quels étaient véritablement, pour elle, les tenants et aboutissants de son attitude, qu'elle vérifiait la fiabilité des limites, qu'elle s'attendait à recevoir les mêmes réponses que celles proposées par sa mère... En effet, accepter la transgression comme une forme de langage ne veut pas dire accepter la transgression. La transgression justement, si elle est un langage exige une réponse. La transgression vient le plus souvent indiquer qu'il y a reconnaissance de la règle. Ce serait renier celui qui transgresse que de ne pas lui apporter une réponse, ce serait le prendre pour un être incapable de se responsabiliser, ce serait baisser les bras et le condamner aux ténèbres comme disait le philosophe Pascal.

La sanction comme réponse

La réponse est la sanction et la sanction est éducative à la seule condition qu'elle ait du sens, qu'elle ne soit pas disproportionnée au regard de l'acte commis, qu'elle soit juste, qu'elle soit en corrélation avec l'acte posé. Qu'est ce qu'une sanction ? C'est déjà signifier à l'adolescent que l'on n'est pas d'accord avec l'acte posé, qu'il est préjudiciable, voire destructeur, pour d'autres comme pour lui-même. Dire son désaccord, c'est déjà sanctionner un acte. Ensuite, s'effectue, à travers la parole, tout un travail de nomination, de verbalisation avec l'adolescent; c'est donner la possibilité à l'autre, de lui-même comprendre ce qui l'a poussé à transgresser ou ce qui l'a amené à ne pas remplir ses obligations (ses

devoirs), c'est lui expliquer qu'il y a d'autres formes de langage. Toute transgression, si elle mérite une réponse, ne nécessite pas d'être sanctionnée outre mesure. Humilier n'est pas une sanction éducative. Le but de la sanction n'est pas de soumettre l'autre mais de lui permettre d'intérioriser les règles et le sens de ces règles, de se réinscrire alors dans l'échange social.

Durant ces treize années passées à cheminer avec les adolescentes, la sanction passait essentiellement par la manifestation ferme de notre désaccord quant à des conduites peu sociables. Cependant, lors de certains dépassements plus graves, la sanction se voulait inscrite comme une procédure « réparatoire ». Réparer, c'est remettre en état, c'est raccommoder. C'est se réparer soi-même, déjà en se réconciliant avec soi-même, c'est aussi réparer ce que l'on a cassé, blessé, et partant c'est apporter réparation à la victime de nos faits et gestes destructeurs et peut-être se raccommoder avec elle. La sanction réparatrice proposée et négociée avec l'adolescente avait alors à voir avec l'acte posé. A l'école de la Neuville (école privée parrainée par F. Dolto), l'élève qui a fait du tort à un autre se doit de payer un pot ou de lui offrir un cadeau à l'épicerie. Par ce geste, le transgresseur, l'agresseur, passe de la dette au don ; c'est une posture tournée vers l'autre dans une visée de réconciliation.

Je me souviens encore que ces adolescentes m'ont parfois roulée dans la farine. Qu'importe ! Elles me donnaient des outils de réflexion sur ma pratique. Je revoyais ma broderie... et de fil en aiguille s'instaurait à nouveau la confiance. Je me souviens d'adolescentes qui disaient avec raison : « *ma vie amoureuse, sexuelle, ne regarde que moi !* » Et certaines nous demandaient l'autorisation d'aller passer la nuit avec leur petit ami. Certaines les faisaient même rentrer, à notre insu, au foyer et puis dans leur lit. J'ai retrouvé certains de ces jeunes hommes, pas toujours dans le lit de la belle, mais dans le placard ou sous le lit. Je les priais de rejoindre leur chez soi. Je me souviens aussi de parents qui accueillait le petit ami de leur fille (et celle-ci) à la maison pour le week-end. Nous leur disions qu'elles n'étaient pas très cohérentes avec leurs revendications.

Les espaces de la parole

Je suis convaincue que la rencontre éducative a comme outil principal la multiplication des espaces de paroles, pour peu que ceux-ci puissent se déployer librement, être échangés avec respect, générosité et bienveillance. Les paroles se donnent, se reçoivent et se rendent. Elles supposent la disponibilité, l'écoute, le respect mutuel, la confiance. Les activités du quotidien, les activités *de routine* comme les appelle M. Lemay (les temps des repas, de lever, de coucher, etc.), comme les activités d'animation, sont des activités de médiation qui sont autant d'espaces de rencontre où la parole éducative peut se déployer. L'activité fait tiers dans la relation éducative, elle se met au *milieu*, *s'inter-pose* entre l'éduqué et l'éduquant, elle fait lien. C'est un espace de partage, de création et de re-création.

Je me souviens que c'est souvent extra-muros que mon travail éducatif prenait de l'épaisseur, notamment lors de mon accompagnement des adolescentes pour effectuer des démarches administratives, lorsque je les accompagnais chez le médecin ou à l'école et ceci, toujours dans l'espace très restreint de la voiture de service. Ces temps de face à face offrent des espaces de rencontre privilégiés qui permettent l'émergence de la parole de l'autre. Mais ces temps de face à face ne sont pas toujours souhaités par certains adolescents qui sont encore dans la défiance. Je pense qu'il y a lieu de

créer aussi des espaces de régulation où puissent être évoqués *l'extraordinaire* ou *l'infra ordinaire* comme les aléas du vivre ensemble dans un groupe. Les temps de réunions avec les adolescents offrent des lieux protégés où peut se dire ce qui va ou ce qui ne va pas dans le collectif. Des temps aussi où l'on peut évoquer des projets communs à court, moyen ou long terme.

Ce qui change...

Si 80 % des adolescents se portent plutôt bien, ils sont de plus en plus nombreux à aller mal, à manquer de repères, à être déstructurés, voire psychopathes. Mais cela ne veut pas dire que nos adolescents sont différents de ceux d'hier, ce sont toujours les mêmes, confrontés aux mêmes problématiques identitaires. Ce qui a changé, c'est la manière, les moyens qu'utilise l'adolescent pour exprimer ce mal à être, à exister, à *trouver place*. Ce qui semble avoir changé, c'est une certaine représentation¹⁰ de l'adolescent... comme de l'enfant. Ce sont peut-être les adultes qui ont changé (?), parce qu'eux-mêmes sont en difficulté à trouver place dans une société qui tend à instrumentaliser les êtres. Ce qui a changé, c'est l'environnement : notre société semble être en perte de repères, de valeurs parce qu'en pleine mutation, un monde fait d'indifférenciations. Ainsi, les adultes tentent de ressembler aux adolescents, ils se « *mettent* » à leur place, voire *prennent* le peu de place qu'ils ont. Quelle place reste-t-il alors aux adolescents ?

A lire l'actualité, à entendre les discours de certains hommes politiques, il semble que s'opère un retour du balancier vers le tout répressif. J'entends-là qu'il ne s'agit plus de comprendre quelque chose de ce qui fait la difficulté d'exister des adolescents, il ne s'agit plus de réfléchir aux causes de leur mal à être, mais de redresser tout bonnement ce qui n'est pas conforme, ce qui dépasse, ce qui est considéré comme tordu. Les tous petits deviennent également la cible de nos gouvernants, ils risquent être étiquetés, médicalisés, enfermés. La fin justifiera-t-elle les moyens ? « *On parle souvent de la violence du fleuve et l'on oublie de parler des rives* » disait Brecht. Les rives, l'adulte, la société, c'est un cadre trop rigide qui *enserre* nos adolescents qui n'ont comme seul moyen de traduire leur mal d'exister qu'en se révoltant. Quels adultes accepteront de les entendre ? Il semble que notre société devienne de plus en plus intolérante et aveugle ! Le philosophe Pascal disait : « *Vous, l'éducateur, affronté à la mission de former des êtres humains, vous ne pouvez éviter de choisir : les considérer comme éducatibles ou les renvoyer à jamais dans les ténèbres.* » J'espère que les adolescents et les plus jeunes sauront résister, peut-être avec l'aide de quelques adultes qui feront un choix éthique, qui seront encore en capacité de croire, comme le croyait, au moins au départ, le Docteur Itard pour Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, dans l'inconditionnalité en l'éducabilité...

¹⁰ Il serait intéressant d'analyser les représentations, le regard que porte notre société sur l'enfant, sur l'adolescent, à la manière de Michel FOUCAULT... peut-être y découvririons-nous une société de moins en moins tolérante.